

Intentions

Je crois que j'ai écrit un scénario qui parle d'une histoire qui me manque. Une histoire que j'aurais aimée que le "petit moi" puisse entendre.

Ce petit moi, il avait peur de devenir un fantôme. Toutes les figures homos sur lesquelles je me renseignait étaient mortes de la même façon. Chez ma grand-mère, il y avait une photo de mon grand-oncle, en noir et blanc. Lui aussi était mort du sida fin des années 80. Nous n'en parlions jamais (et pourtant, j'aurais tellement voulu qu'elle m'en parle). Je savais que ma grand-mère avait jeté les cendres de son frère au bout d'une jetée. Chaque 21 de chaque mois, elle allait poser une rose dans les vagues. À ce moment-là, pour moi, l'histoire homosexuelle, c'était ça : des malades devenus fantômes, des mots interdits et des roses qui partent dans la mer.

Alors, j'ai eu besoin de trouver une histoire. Il y a cinq ans, quittant la Normandie pour aller à Rennes, je commençais l'écriture d'un documentaire. Il portait sur la place de l'homophobie dans le vécu homosexuel. Quelques années après, je me suis plongé dans des archives et j'ai découvert ce qu'avait été le GLH rennais.

Lorsqu'on parle des luttes homosexuelles en France, on entend presque exclusivement parler de Paris. Et je crois qu'il est difficile de se satisfaire d'imaginaires qui ne nous représentent pas. C'est pour ça que c'est important pour moi de parler de Rennes, parce que c'est là que je vis, c'est là que je me suis construit, et c'est une ville qui a une histoire forte en termes de luttes queers.

Jacques, Yves et Françoise existent vraiment. Leurs répliques sont tirées d'entretiens, leurs personnages ont été par la suite validés avec eux. Toustes ont découvert ce scénario pour la première fois à la lecture de scénario par Films en Bretagne à Travelling en février 2025. Les archives décrites dans le scénario sont issues de leur collection personnelle, et pourraient être utilisées sur le film.

Ce scénario a été nourri par un travail documentaire. D'une part, ce travail a été historique : j'ai eu envie de faire apparaître différents aspects de l'histoire rennaise, sans en changer le sens, et en faisant en sorte que cela puisse nourrir également la dramaturgie. D'autre part, l'aspect sociologique m'intéresse par ailleurs et j'ai fait le choix de représenter certains schémas qui reviennent en toile de fond : la recherche/addiction sexuelle, l'exposition à la consommation de drogue, les masculinités complexes. J'ai envie de mettre en scène là-dedans la maladresse, l'incertitude, en m'inspirant du travail d'Andrew Haigh.

Aussi, parce que je crois que les personnages évoluent en fonction de leur environnement, de ce qui les entoure, je souhaite limiter le gros plan qui isole le personnage du décor. J'aimerais laisser la place au décor de caractériser, lui aussi, les personnages.

Dès l'ouverture, j'ai voulu montrer l'homophobie sur sa forme la plus crue, la plus brute. Mais ce n'est pas, pour moi, le sujet du film. Ce qui intéresse, c'est la manière dont les vécus gays sont marqués, de la même façon. Ces trajectoires de vie qui parfois se rejoignent. Et je crois que cela va plus loin que les histoires gays. Pour moi, on retrouve ces mécanismes dans les histoires à la marge, dans les histoires des dominés. Je ne voulais pas écrire une histoire queer qui soit encore un drame. Tôt dans l'écriture, il m'a semblé essentiel que Max puisse reprendre le contrôle. Je crois que les choses ne sont jamais vraiment définitives, qu'à un moment, on peut toujours se relever. Alors, à l'image, j'aimerais créer des parallèles : entre la première et la dernière scène évidemment, mais également dans la manière de filmer les rencontres, de montrer que des schémas reviennent.

Je veux utiliser du fantastique, du faux, pour essayer de saisir le vrai, de saisir ce qui compte dans notre histoire. Je souhaite que la réalisation assume cette ambiguïté. Je n'ai pas peur du glow, ni des images saturées ou texturées. Je souhaite que la lueur des fantômes embaume l'image. J'aimerais créer des scènes d'intérieur monochromes, comme des tableaux de solitudes.

De la même manière, j'aimerais que le son serve le fantastique. Via des ambiances distordues. Via des déformations sonores. Via une musique presque envoûtante.

Et les fantômes, c'est aussi un moyen d'imager des sensations que j'ai traversées : l'impression de faire partie d'une histoire que je ne connaissais pas. L'impression qu'on m'ait jamais transmis ce que je devais savoir. L'impression qu'être gay, c'était avoir le sida et en mourir.

Et alors, face à ces impressions, j'ai eu envie, moi aussi, de reprendre le contrôle : je veux faire vivre des images impossibles. Faire en sorte que les morts parlent aux vivants et transmettent leurs histoires. Pour projeter des images, des films oubliés sur une ville entière. Je veux jouer avec un imaginaire qui m'a manqué. Car plus encore que de représentations queers, je crois que nous avons besoin d'imaginaires queers.

Je crois en la nécessité de transmettre nos histoires. Un mouvement composé d'archivistes, de chercheuses, de militant.e.s, d'artistes et comédiens est, je crois, en train d'émerger et de diffuser cette histoire, comme l'illustre les multiples représentations de la pièce "Le Pédé", les articles scientifiques de plus en plus nombreux ou les collectifs émergents d'archives pédés et queers dans de nombreuses villes françaises. J'aimerais que ce court-métrage permette, modestement, de transmettre une partie de l'histoire homosexuelle de Rennes.

Dans un contexte politique vacillant, où les idées d'extrême droite deviennent acceptables, où nos existences deviennent des variables d'ajustement, il est urgent, je crois, de transmettre nos histoires de lutte. C'est avec elles qu'on doit se battre. C'est en elles que se trouvent certaines clés. Lorsque l'histoire est sur le point de bégayer, nous avons plus que jamais besoin de regarder en arrière.